

Par
FABIEN PERRIER
Envoyé spécial à Malakasa

L hématome qui colore tout son bras gauche est la première chose qu'Ahmed montre sur le parking devant le camp de Malakasa, à une cinquantaine de kilomètres d'Athènes. «C'est la trace du sauvetage», souffle-t-il. Il n'en éprouve aucune douleur. Mais, psychologiquement, le Syrien de 20 ans souffre. Soulagé d'être sauvé, il ne peut oublier le drame vécu. Ahmed, dont le prénom a été modifié, est l'un des 104 rescapés du naufrage qui s'est produit le 14 juin en mer Ionienne. A ce jour, 82 corps de passagers morts ont été retrouvés ; des centaines d'autres sont portés disparus. Même si l'idée que son témoignage puisse se retourner contre lui le fait hésiter un instant, il accepte de raconter ce qu'il a vécu : «Je parle pour ceux qui sont au fond de l'eau.»

Parler pour les morts, les disparus et leurs familles ; parler pour faire émerger la vérité : ces mêmes ressorts ont poussé des rescapés à livrer à *Libération* leur récit de cette funeste traversée. Leurs propos éclairent les raisons d'un des naufrages les plus meurtriers connus en Méditerranée ces dernières décennies. Si leurs dires démentent la version officielle des gardes-côtes grecs, ils soulèvent

aussi des questions sur les actions de Frontex comme des navires commerciaux qui ont croisé leur route.

«A DEUX DOIGTS DE L'ASPHYXIE»

Sur l'eau, ce périple a commencé le vendredi 9 juin. Pour tous, il a débuté bien plus tôt quand ils ont quitté leur pays natal, poussés par la guerre ou la misère. Pour tous, ce périple a un coût exorbitant. Ainsi, la plupart des Syriens interviewés ont fait le trajet de Damas en Syrie vers Tripoli en Libye par avion, à bord de la compagnie Cham Wings (lire ci-contre). «C'est 700 dollars pour le visa et l'aller simple», explique Aboulhassan, 30 ans. Lorsqu'il a pris la décision de partir, son but était de rejoindre sa sœur, réfugiée depuis quelques années en France.

«J'ai quitté la Syrie il y a deux mois, avec Cham Wings. Puis, en Libye, j'ai trouvé un passeur.» Destination promise : l'Italie, en trois jours maximum.

Le passeur et leurs rabatteurs, dont les noms s'échangent à voix basse ou sur Facebook, organisent alors la traversée. Les exilés ne sont prévenus qu'à la dernière minute de la date

du départ. Ce 9 juin, au petit matin, alors que le soleil n'a pas encore envahi le désert, ils sont chargés dans un camion réfrigéré vers la plage. «Ainsi, personne ne pouvait nous voir. Nous étions à deux doigts de l'asphyxie quand ils ont ouvert la porte à l'arrivée», livre Ahmad Abou Ali, 24 ans. Avec Ahmed et Aboulhassan, ils attendent alors sur la plage, avec environ 900 autres migrants, que commence le voyage.

Deux canots pneumatiques emportent chacun une trentaine de passagers vers le chalutier de pêche qui doit les mener en Europe. «Des Egyptiens donnaient les ordres. Ils étaient brutaux. Ils projetaient même littéralement les personnes qui avaient un peu de mal à monter. Je me souviens bien : ma tête est allée cogner par terre», explique Ahmad

Abou Ali. Dès que j'ai vu le bateau sur lequel ils nous faisaient monter, j'ai pris peur. Je voulais redescendre.» A un des rabatteurs restés à terre, ils avaient déjà versé 4500 dollars (environ 4100 euros) chacun, en espèces. «Nous avons été mis dans le réfrigérateur. Nous avons donné les euros que nous avions pour aller sur le pont.» Mais des centaines de migrants sont enfermés dans la cale.

«DE NOMBREUX BATEAUX PASSAIENT»

Les deux premiers jours, la traversée se passe sans trop d'embarras même si les passagers ont la peur vissée au corps. Tous sont sans gilet de sauvetage dans un rafiot surchargé. «Le capitaine était un Egyptien. Il a sans doute eu un rabais pour conduire le bateau», estiment les migrants. «De temps en temps, il fallait couper le moteur, pour qu'il refroidisse, mais nous progressions.» Au bout du troisième jour, l'eau et la nourriture viennent à manquer. «Certains se sont évanouis, d'autres sont morts», confie Aboulhassan en plongeant son visage dans ses mains.

A bord du bateau, certains exilés veulent envoyer un signal d'alerte. Initialement, le capitaine refuse. «De nombreux bateaux passaient à côté de nous, sans nous apporter d'aide», explique Ahmad Abou Ali. Certains déliraient. Moi-même, mes amis ont dû me tenir au sol... Les migrants finissent par boire leur urine mêlée à l'eau de mer. Le 13 juin au matin, ils envoient un premier signal à Alarm Phone, une organisation d'assistance aux navires en détresse. Aucun bateau n'est dépêché pour les secourir, comme le prouvent les minutes de l'association et des garde-côtes grecs.

Vers 11 heures, prévenus par les Italiens et Frontex d'un chalutier surchargé en perdition dans les eaux internationales, mais pour lequel les côtes grecques sont les plus proches, les garde-côtes hellènes finissent par demander à deux navires commerciaux de s'approcher d'eux, le premier vers 17 heures, le second vers 22 heures. «Ils nous ont livré de l'eau et un peu de nourriture», précisent tous les témoins. «Plusieurs personnes demandaient de l'aide», explique Ahmad Abou Ali. Aucun ne les chargera à son bord. Les migrants multiplient alors les signalements et entrent en contact avec «des interlocuteurs». D'ailleurs, Alarm Phone reçoit un appel vers 1h45, mais il est interrompu.

Les garde-côtes grecs arrivent finalement sur zone dans la nuit du 13 au 14 juin, selon leur propre communiqué. Mais ils ne dépêchent qu'un seul vaisseau... alors que tout le monde sait depuis un moment qu'il y avait plus de 700 personnes à bord. Les autorités grecques le répètent : les réfugiés auraient refusé qu'une aide leur soit apportée. Tous les témoignages recueillis démontent cette



Des rescapés du naufrage dans un entrepôt

NAUFRAGE

«Les gardes-côtes grecs nous ont coulés à dessein»

Une dizaine de rescapés racontent à «Libération» les conditions du drame qui a coûté la vie à 82 personnes retrouvées mortes et à plusieurs centaines d'autres portées disparues, présumées noyées.

thèse. «Ils nous ont dit : "Suivez-nous, nous vous emmenons en Italie." Alors, nous avons commencé à les suivre, mais pas longtemps», expliquent les rescapés. Débute alors une curieuse opération. Les garde-côtes s'approchent du chalutier et «fixent un câble à l'avant du bateau. Quand ils ont commencé à nous tracter, le câble a lâché. Ils en ont mis un second. Ils sont allés à bâbord, puis à tribord, plein gaz. Nous avons crié, car le bateau tangait. C'est alors qu'il a chaviré». Il est environ 2 heures du matin.

«AU MILIEU DES CORPS INANIMÉS»

Les scènes qui suivent ont tout du film d'horreur. Les exilés sont projetés dans l'eau, dans la nuit noire. Ils s'agrippent les uns aux autres, tentent de grimper sur la coque du bateau en train de chavirer. «Les garde-côtes sont partis loin, à au moins un kilomètre», estime Ahmad Abou Ali. «Il a fallu au moins vingt minutes pour qu'ils reviennent vers nous», livre Ahmed. «La mer faisait un tourbillon qui nous aspirait», raconte Aboulhassan. Puis, ils racontent l'horreur ultime : «Nous nagions au milieu des corps inanimés et nous entendions ceux qui étaient coincés dans la cale du bateau frapper la coque et appeler au secours.»

Selon les garde-côtes grecs, il a fallu quinze minutes pour que le bateau sombre. Ils expli-